

Saint JEAN :

Si la vraie vie était ici... ?

Vincent Flamand



Lors du week-end de ressourcement et d'approfondissement de la foi de la communauté paroissiale de Sainte-Walburge du 4 au 6 avril 2008, Vincent Flamand nous a proposé une autre approche de l'évangile de Jean.

Grâce à Marie-Paule Delwick qui en a retranscrit les paroles, ceux qui n'ont pas pu participer à ce week-end peuvent en apprécier la richesse.

Ces textes ont également été diffusés dans la revue paroissiale 'Ensemble' en quatre volets à partir du numéro 162 au mois de mai 2008.



Je suis content d'être là avec vous pour vivre cette retraite sur Jean et les écrits « johanniques ». Vous savez que les écrits johanniques comprennent l'évangile de Jean, trois lettres et l'Apocalypse. Dans un premier temps, on va s'attarder sur les lettres et l'évangile; et dans un second temps, on fera un exposé sur l'Apocalypse, texte qui pose problème mais qui est assez intéressant et qu'il faut vraiment apprendre à lire.

Le thème général de la retraite, c'est « *Si la vraie vie était ici ?* »

On va essayer de se poser la question : qu'est-ce qu'on dit quand on dit que Dieu est Vie ? Que Dieu est le Vivant ? Vous savez que dans l'évangile de Jean, Jésus dit : « *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* ». On va s'attarder sur cette notion de la vie. Et on va y aller étape par étape, parce que je crois que l'évangile de Jean demande toute une préparation. Il y a une écoute spécifique à cet évangile. C'est un texte qui ne se donne pas facilement. Il y a une manière de concevoir Jésus qui est très particulière. On pourrait penser à première vue que c'est quelqu'un qui sait tout sur tout ; il faut apprendre à entendre la littérature johannique.

On commence en force par un premier passage, première épître de Jean, chapitre 4 :

« *Mes Biens aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu. Car beaucoup de prophètes de mensonges se sont répandus dans le monde. A ceci, vous reconnaissez l'esprit de Dieu : Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu dans la chair est de Dieu, et tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu. C'est l'esprit de l'anti-Christ vous avez entendu annoncer qu'il vient et, donc, dès maintenant, est dans le monde.* »

Bonne nouvelle : l'anti-Christ est parmi nous ! Voilà, ça c'est déjà typique de la littérature johannique. On est dans un contexte de tension. Visiblement, dans la communauté johannique, la communauté qui produit ces textes, il y a tension. Il y a tension entre différents groupes. On n'est pas d'accord sur ce qui fait l'essentiel de la Révélation. Il y a des proclamations de foi très différentes ; qui sont tellement différentes qu'elles poussent l'auteur à parler en termes durs. C'est l'anti-Christ qui vient ! Ces prophètes de mensonges, selon l'auteur, Jean, ne confessent pas Jésus-Christ venu dans la chair. Ils nient l'incarnation. Dans l'Apocalypse, on nous en dit un peu plus, on parle des Nicolaïtes, dont on ne sait pas qui c'est. C'est un groupe que Jean stigmatise en disant qu'ils seraient de tendance pré-gnostique.

Premier exposé : le gnosticisme.

ndlr : extr. Le Petit Larousse

Gnose : n.f. connaissance des réalités divines de nature religieuse et ésotérique, supérieure à celle des simples croyants et donnant accès au salut.

Gnosticisme : n.m. doctrine d'un ensemble de sectes chrétiennes hétérodoxes des trois premiers siècles de notre ère, qui professait un dualisme radical et fondait le salut de l'homme sur un rejet de la matière, soumise aux forces du mal, ainsi que sur une connaissance supérieure, gnose, des choses divines.

On aurait pu l'intituler : la vraie vie est ailleurs.

Ce que nous vivons, ce n'est pas la vraie vie ; ce constat-là, on peut l'entendre de différentes manières. Point de départ de l'évangile de Jean qui va le retravailler.

Que sont les gnoses ? C'est compliqué mais c'est capital si on veut comprendre les débuts du Christianisme. Parce qu'il y a deux formes de gnoses : il y a une gnose chrétienne qui va être admise par la grande Église comme faisant partie intégrante de son message et puis il y a ce que l'on appelle les gnosticismes.

Vous avez sans doute entendu parler de cet évangile qui a défrayé la chronique, qu'on appelait l'évangile de Judas. L'évangile de Judas dans lequel il nous était révélé que Judas était gentil, était le seul disciple à avoir vraiment compris en profondeur qui était Jésus. Et que, comme il l'avait compris, il lui avait permis de quitter ce monde. En le trahissant, il lui avait surtout permis de quitter ce monde de chair, de perdition. Judas était le grand initié, le seul à avoir compris ce dont il était vraiment question avec Jésus. L'évangile de Judas est un évangile qui appartient clairement à la nébuleuse du gnosticisme. C'est un texte qu'on sait très bien situer, qui appartient à certains petits groupes qui participaient à ce courant du gnosticisme.

Premier point : le gnosticisme part d'une évidence : l'évidence de la souffrance humaine,

l'évidence du mal, l'évidence de la douleur d'exister. On est tous spontanément agnostiques. Que disent-ils ? Ils disent : vous voyez le monde dans lequel on vit ? Vous voyez la part obscure, vous voyez la douleur inhérente à la nature elle-même ? Vous voyez à quel point une vie humaine c'est douloureux ? Tu commences et puis tu grandis, tu grandis, tu vieillis, la décrépitude, etc. On connaît le début mais on sait que ça se termine mal, vous voyez. Cette vie humaine n'est que de larmes et de sang. Biologiquement, même, la nature est cruelle. Il y a une bestialité, une férocité ; dans l'animalité elle-même, il y a des petites choses qui ne vont pas. Vous vous rendez bien compte que le plus grand nombre de nos années n'est que peines et misère. Ce monde-là avec sa part de rejets, ne peut pas être la création d'un Dieu bon. Ce n'est pas possible qu'il y ait une volonté bonne au départ d'un tel ratage. Ce n'est pas possible. Et on ne parle pas encore forcément de cruauté humaine. On parle de manière plus fondamentale que ça. Il y a une violence : vous voyez comme on est mal fichu. On parle de cela dans la gnose. C'est l'évidence de la violence, de la douleur d'exister. Et on en déduit : si Dieu est bon, pourquoi est-ce qu'il y a tant de malheur ? La gnose naît là. Donc, ce monde-ci c'est l'œuvre délirante d'un dieu pervers. Il y a une espèce de démiurge, de constructeur un peu fou, qui a raté la création.

On va essayer de comprendre. Qui a créé la matière : la matière est mauvaise, elle est le lieu de la souffrance, elle est mauvaise. Donc, ce dieu, ce démiurge, a tout foiré ! Dans le meilleur des cas parce qu'il était maladroit ; dans le pire des cas parce qu'il est méchant. Et donc, il s'amuse bien. Il nous regarde et il ricane. Vision terrible d'un créateur qui ne serait pas bon. Eh bien, ça c'est la vision gnostique.

Tous les gnostiques ne sont pas chrétiens. Mais il y a des gnostiques chrétiens qui disent par rapport à Dieu que le dieu méchant c'est Yahvé, le Dieu de l'Ancien Testament. Preuve en est, ce Dieu n'est pas meilleur que nous : il se met en

colère, il détruit les Égyptiens, car éternel est son amour comme on le chante dans un psaume, il est jaloux, il est possessif,... Donc, tout l'Ancien Testament, toute la tradition juive est à rejeter. Et dans certaines gnoses chrétiennes, on sélectionne certains textes dans tout l'ancien testament ; on ne garde que certains textes. Tout le reste est gommé. Ces mouvements-là ont été extrêmement importants à l'époque où il n'y a pas un christianisme constitué. Il n'y a pas encore d'Église forte. Il n'y a pas d'institution. Il y a des groupes qui se disent chrétiens. À Antioche en 123, vous demandez à voir les communautés chrétiennes de la ville, vous tombez sur des choses qui n'ont rien à voir les unes avec les autres. Les communautés sont alors de quelques dizaines de personnes ; elles se revendiquent du Christ mais sont aux antipodes. Diversité invraisemblable du premier christianisme. Au début, ça éclate de partout, ça s'est resserré petit à petit. Et il y a de nombreuses tendances gnostiques dans l'évangile de Jean.

Premièrement, la gnose se caractérise par une certaine forme d'évidence, par une nostalgie de l'absolu. Ça veut dire que vous comme moi, nous avons le désir de quelque chose d'élevé. Nous portons en nous le désir de sortir de nous-même pour communier à quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus vrai, de plus intense. D'abord, nous portons en nous une sorte de nostalgie incurable, vous comme moi. Nous sommes des nostalgiques par le simple fait que nous existons. Notre naissance, c'est notre naissance à la nostalgie. Nous sommes automatiquement en désir de quelque chose d'autre. Et ça c'est le signe que, en nous, il n'y a pas que cet être de chair, animal, ou cet être de désir. Nous ne sommes pas que cet être de boue, que ces producteurs d'excréments, nous avons un désir de pureté, d'absolu. C'est le signe que nous avons en nous deux appartenances : pour la matière, nous appartenons au méchant démiurge, pour la gnose la naissance est une catastrophe. Je pense à une chanson, de Gérard Mansez, « Matrice », d'une violence terrible : « *Matrice qui m'a fait dans son lit*

défait, matrice qui m'a fait , mal le mal est fait ». Ça, c'est la gnose en plein. Et pourtant, je suis quand même capable de m'en rendre compte que cette condition est atroce et j'ai en moi une nostalgie. Pourquoi est-ce que j'ai une nostalgie ? Parce que je suis double. J'appartiens en partie à ce corps de chair mais demeure en moi une étincelle. Une étincelle de foi, d'amour, de lumière, de divinité. Et alors, là, les gnostiques inventent une série de mythes sur cette pensée de double appartenance que nous avons.

Au début, il y a un dieu qui est pur amour et qui crée des êtres angéliques qui sont à des étages différents et communiquent. Ils créent une sorte de grand monde céleste. Jusqu'au moment où il y en a un qui foire. Il veut devenir calife à la place du calife et dieu à la place de dieu. Et créer. Mais lui il se trompe et il crée la nature. Donc au départ il y a le pur amour ; et puis, après à un moment il y en a un qui crée ce monde-ci. Et donc nous avons toujours en nous quelque chose de bon, rien à voir avec la matière brute, le désir, en même temps ce quelque chose de bon est enfoui dans la vase. La vase de notre existence matérielle. Le but du jeu ça va être de libérer l'étincelle divine qui est en nous en se débarrassant du corps de chair. Casser la coquille.

Ensuite la gnose c'est non seulement l'évidence de la douleur d'exister ou la nostalgie de l'absolu, mais ça va être aussi la survalorisation de l'intellect et le mythe du secret.

Ça veut dire que puisque le monde de la matière est mauvais, la seule chose qui peut nous faire communier à cette étincelle divine, c'est mon intellect. La seule chose en moi qui est sans limite, c'est la seule chose en moi qui est pure de la chair ; les gnosticisimes, ça va être une sorte d'ésotérisme à transmettre un savoir secret, qui est un savoir d'illumination.

Donc, tu entres dans une communauté gnostique, et petit à petit tu as un maître qui te révèle le secret de la gnose. Il y a un secret, on va être initié

au grand secret. On met un peu de templier, un peu de Saint-Graal, la gnose c'est ça.

Ces groupes secrets se réunissaient ; on leur expliquait le monde céleste. Et ils pouvaient quitter, ils savaient, ils devenaient les illuminés. Ils pouvaient aussi quitter le monde de la chair par l'intellect, là il y avait d'autres moyens.

Puisqu'il faut gommer ce monde-ci, effacer notre condition terrestre, on le fait de deux manières qui partent de la même base : on est dans l'ascèse absolue (puisque cette condition est mauvaise, il faut essayer de lui donner le moins possible), je ne dois m'offrir aucun des plaisirs de la chair, ou alors l'inverse, je plonge dans l'orgie la plus totale. C'est-à-dire que, ou je punis ma chair en lui donnant trop peu, ou je la fais exploser en lui donnant trop. Exemple : puisque la naissance c'était mauvais, la catastrophe c'était de tomber enceinte. Il y avait ainsi à Antioche une multitude de gnosés, on pouvait s'adresser à l'une et se voir offrir juste un verre d'eau et à une autre une monstrueuse partouze. On comprend mieux la dureté de certains pères de l'Église. Tout ce qui se passait là, se passait au nom de Christ. Voilà ce que les communautés gnostiques ont donné comme fruits : une ascèse délirante ou une orgie totale.

Au niveau plus spécifiquement chrétien, la spécificité de la gnose chrétienne, c'était quoi ? La spécificité, c'était Jésus-Christ. Oui mais, il y a un problème. Il ne peut pas être conçu dans la chair puisque la chair est mauvaise. Il n'y a rien à attendre de la condition humaine. Donc, Jésus-Christ qu'est-ce qu'il a fait ? Il a fait semblant. Et là, vous avez ce qu'on appelle le « dossier gnostique » qui prétend que Jésus est un pur esprit qui a fait semblant de prendre un corps. Là, il y a des variantes infinies. C'est le fils de l'étincelle divine du début. Et lui, voyant, par compassion, la prison du corps va descendre et va prendre un corps pour nous adresser quoi ? Jésus va révéler à quelques initiés le savoir secret. Le savoir secret qui est principalement que ce monde est mauvais et qu'il faut en sortir ainsi que la manière d'en sortir. Alors, il y a des variantes infinies. Dans les écritu-

res des gnostiques, on parle beaucoup du rire du Christ ; on le fait rire tout le temps mais pas avec un rire chaleureux, c'est un ricanement. Il rit de voir tous ceux qui ne le comprennent pas ; il rit parce que lui, le fils de l'étincelle divine va se sortir de la chair. Il y a des tas de choses comme ça. Par exemple : ça paraît délirant, mais Jésus ne peut pas avoir été crucifié. Il se serait taillé au moment de la crucifixion. Ou alors, comme il faisait ce qu'il voulait, il a fait le magicien. Il y avait des évangiles entiers consacrés à ce genre de questions-là. Jésus est donc un pur esprit qui n'a pas pu souffrir et qui est venu révéler le savoir secret dont les gnostiques disposaient.

Judas, lui est celui qui fait mourir Jésus ; son évangile est caïnite, des disciples de Caïn, qui disait que, puisque l'Ancien Testament a été écrit par un dieu mauvais, est la révélation d'un dieu mauvais ; tous les méchants de l'Ancien Testament sont des bons et Caïn est un initié et Judas le grand initié.

La phrase de Jean : « *Ceux qui nient que Christ est né dans la chair, c'est l'anti-christ* ».

L'évangile de Jean, c'est un essai pour penser au-delà de la gnose, avec certaines armes de la gnose, une subversion de la gnose ; c'est faire dire à la gnose autre chose que ce qu'elle veut dire. Jean reprend des images des gnostiques. Jean parle la langue des gnostiques ; c'est ça qui rend les choses ambiguës. Jean évangile hérétique ? L'évangile de Jean fait dire autre chose à la gnose. Il est descendu, il est monté, c'est des images complètement gnostiques, ça.

Derrière la gnose qu'est-ce que nous avons ? Il y a un désir de maîtrise absolue. On a tous en nous le désir de tout maîtriser, le désir que rien ne nous échappe. Ce qui gêne les gnostiques, et qui nous gêne tous, c'est que notre condition humaine nous échappe en bonne partie ; on ne la maîtrise pas totalement. Notre condition humaine est le lieu d'une vraie dé-maîtrise. Je suis limité, je pose des

actes mais les conséquences de ces actes ont parfois des effets désastreux. Je n'ai pas voulu ça et pourtant ça a eu lieu. Parfois on a l'impression qu'il n'y a rien qui se passe et il y a des choses qui se passent. Donc, accepter d'entrer en humanité c'est accepter d'entrer en dé-maîtrise. Et c'est violemment compliqué. Ça suscite en nous énormément de peurs.

Donc, je vais entrer dans le monde de l'intellect là où j'aurai une maîtrise réelle. Le mythe du savoir. Le savoir dans le sens d'avoir le pouvoir, la maîtrise, la mainmise. Quand un gnostique dit « ma vie est ailleurs. », il dit que sa vraie vie est insupportable car vivre c'est accepter de porter ce qui m'échappe. Des choses sont données à porter et il faut bien les porter. Les gnostiques cherchent à dire non non non à tout ce qui nous échappe. Il y a en plus dans la gnose cette tendance à vouloir éliminer ce qui est de l'ordre de la négativité. Tout ce qui est de l'ordre du raté, du bafouillement, la mort, tout ça doit être gommé. Il ne doit plus y avoir de mort. S'il n'y a plus ma condition limitée, il n'y a plus de désir. La gnose c'est la fin du désir. Parce que le désir marche à l'imperfection et au manque. Si on était parfait, on serait sans désir. Le risque de la gnose c'est d'éliminer tout ce qui imparfait et fragile en nous. On serait parfait, en pleine maîtrise, mais on risque de s'ennuyer.

Les Églises qui vont devenir les Églises orthodoxes se sont dressées contre les gnostiques. Pour différentes raisons. Ils ont compris que la gnose c'était la mort du désir et l'Église revendique le droit au désir. L'Église naît du fait de dire : nous ne voulons pas d'un groupe d'initiés. La gnose c'est ça, il y a tous ceux qui savent et tous ceux qui ignorent et dont on ricane. L'Église dit non ; ce qui s'est passé en Jésus-Christ c'est pour tous, le plus imbécile, le moins formé, le plus simple, eh bien c'est pour lui aussi. L'Église naît de refuser la mort du désir, au nom de la revendication de la condition de mortel.

La gnose chrétienne n'est pas la même gnose que

ce que les gnostiques appellent gnose... C'est plutôt une manière d'apprendre à vivre en Jésus-Christ qui concerne aussi mon intelligence et ma faculté de connaître, c'est apprendre à penser selon l'incarnation, selon la volonté de Dieu. Ils revendiquent une intelligence chrétienne. Croire ce n'est pas forcément être stupide. Puisque Christ s'est incarné ça concerne tout mon être, de mon sexe à ma tête. Il faut donc aussi se laisser solliciter par ce que dit Jésus-Christ. Cette gnose chrétienne ne part pas du tout de l'idée que le monde est mauvais ; elle parle au contraire du fait que mon intelligence est sollicitée par ce qui s'est passé en Jésus-Christ.

Les évangiles de Marie-Magdalena et de Philippe sont un bel exemple de gnose chrétienne où on nous dit que Jésus a flirté, et plus, avec Marie-Madeleine. Elle y est décrite comme la grande initiée, celle à qui Jésus a transmis le Souffle. Et les apôtres, à commencer par Pierre, râlent. Il y avait donc des courants plus féminins qui ont été maîtrisés. Il y avait place au début pour une spiritualité plus féminine. Ces évangiles gnostiques n'ont pas été gardés.

La gnose et le gnosticisme sont importants pour nous parce que, au-delà de l'intérêt purement johannique, car Jean parle d'eux, les tendances gnostiques sont nôtres. On a tous ces tendances-là en nous. Il ne faut pas prendre cela simplement comme du folklore ; il y a ce désir que l'humain ait sur son désir une maîtrise totale, que soit évacuée toute négativité. Jusqu'à un certain point, ça reste contemporain.

Je pense, point de vue personnel, que l'Église a été fortement gnostique, a été infectée par des tendances gnostiques. L'Église s'est abritée contre la gnose mais a été contaminée par elle.

Deuxième exposé

Maintenant qu'on a planté le décor de la gnose, on comprend un peu mieux à qui Saint-Jean s'adresse. Et le pari de cet évangile est d'essayer d'apprendre à parler la langue des gnostiques, de leur répondre sur leur terrain, en prenant au sérieux les objections et en faisant jouer d'autres logiques.

Il n'y a donc pas une culture chrétienne, ça n'existe pas, c'est un fantasme : le côté, ça, c'est chrétien, du rock chrétien, de la confiture chrétienne,... ; mais il y a une manière chrétienne de vivre la culture.

C'est comme ça depuis le judaïsme; il n'y a pas une culture juive qui existerait toute faite. Il y a une espèce de distance, de souffle de vie, d'ironie qui revisite les grandes cultures. À l'époque du judaïsme, de petits pays vraiment pas puissants sont pris, comme nous, dans les grands mouvements culturels de leur temps. Face à ce qu'ils croient, ils mettent une distance critique et font jouer les choses autrement.

Par exemple : les récits de la création. Ils connaissent très bien les grands récits mésopotamiens de la création. Comment les dieux créent-ils dans les grands mythes mésopotamiens ? En se battant à coup d'épée. On dépèce la déesse-mère et de ses seins sortent les montagnes, de sa bouche sort tel pays,... Ils connaissent donc ces récits et les réinterprètent en fonction de leur foi. Ils reprennent les mythes de création mais d'un Dieu qui crée par la parole. C'est tout autre chose qu'un dieu qui crée par la guerre.

Les grandes idées culturelles de leur époque, ils les font leurs en les subvertissant de l'intérieur. Dans le judaïsme, c'est tout le temps présent. C'est important ; ça veut dire qu'il n'y a pas de culture chrétienne authentique à défendre. Ça devrait vous libérer de beaucoup de choses. Car les choses peuvent bouger et évoluer.

Le but du jeu c'est de garder cette même distance critique, essayer de se laisser travailler par ce mouvement en Jésus-Christ, par l'annonce de la résurrection de Jésus-Christ, et voir ce que ça peut changer.

Si on poussait les textes johanniques dans un sens on arriverait à des choses qui sont inacceptables.

Le fait que la foi est un don, par exemple, vous avez ça tout le temps chez Jean. « *C'est un don du Père.* » Mais alors, ceux qui ne croient pas ? Ça vient d'où ? Votre père c'est le mauvais. Poussez ça à bout et vous avez la double prédestination chez Augustin, ou la double prédestination chez Calvin. Il y en a qui sont programmés pour croire, ils seront sauvés et il y en a qui sont programmés pour ne pas croire et pour eux ce sera très dur.

Si vous ne prenez que ce passage-là de Jean, en oubliant tout le reste, les proclamations de saint Paul qui nous dit que le Royaume est pour tous, automatiquement, vous retombez dans le groupe un peu sectaire. Dans les groupes johanniques, il y a eu ces tentations sectaires, « *c'est nous qui avons la vérité* », de lire Jean dans ce sens.

On le comprend d'autant mieux que ces communautés sont en crise et attaquées à l'intérieur. Non seulement elles sont en crise avec les gnostiques mais il paraît que les tendances gnostiques vont gagner dans les communautés johanniques. Le fruit qu'on a ici, c'est le fruit des perdants de ce moment-là. D'où l'importance de faire de l'histoire.

Voilà donc Jean qui se débat avec les gnostiques.

Grandes idées des gnostiques, je vous les rappelle : ce monde est mauvais, il faut quitter ce monde, la vraie vie est ailleurs. La vraie vie est dans la négation de la naissance. Dans la négation de ce monde-ci.

Vous entendez déjà le thème johannique de « il

faut naître une deuxième fois ». Évidemment, ce thème de la naissance va être interprété très différemment. Et Jean va jouer là-dessus ; les gnostiques prétendent que le réel est invisible, qu'il faut nier le visible pour accéder à l'invisible. On ne peut communier que par l'esprit. Donc, il faut nier le visible.

C'est là-dessus que l'évangile de Jean va porter l'essentiel de ses efforts.

Pour entrer là-dedans, je vais vous lire un texte de Maurice Bellet extrait de son livre « *Les Allées du Luxembourg* ». C'est l'histoire de Mr Perrier, un type tout à fait ordinaire, retraité, qui vient de perdre son épouse, a travaillé dans le monde de l'édition ; son grand amour, son grand moment de la journée, c'est de traverser les jardins du Luxembourg. Et il est touché par quelque chose et toute sa vie va basculer sans qu'il s'en rende compte. Ce qui s'est passé en lui va produire une série de choses ; et tout le livre raconte les changements spirituels de Mr Perrier. Je vous lis le début, la vision initiale.

« Monsieur Perrier sort de chez lui; il n'est ni long, ni court, ni gras, ni maigre, ni beau, ni laid, il est moyen. Il n'est pas très élégamment vêtu, mais il n'est pas inélégant non plus. Il est habillé tout simplement comme il convient quand on sort dans la rue. Il est dans la rue, il va. Il va d'un pas sans hâte. Vraiment de promeneur. L'allure honnête de quelqu'un pas trop pressé mais qui a un but et suit son chemin. En fait, il se rend au jardin du Luxembourg qui n'est pas très loin de chez lui et qu'il traverse régulièrement pour aller de l'autre côté déjeuner dans une brasserie qui lui est familière. Et où il rencontre tantôt l'un tantôt l'autre de ses vieux camarades. C'est à peu près l'unique occasion qu'il a dans la plupart de ses journées de rencontrer des

gens, de parler, de converser, d'avoir comme on dit une vie sociale. À la vérité, Monsieur Perrier n'y a jamais réfléchi ; ce n'est pas un homme à penser. Il sait seulement que les jours où il ne traverse pas son Luxembourg vers sa brasserie, la journée est sombre. Monsieur Perrier aime bien la traverser ; il la connaît par coeur. D'abord le jardin, ses allées courbes, les grands arbres puis l'allée très large qui longe le musée. Dès qu'il y a un peu de soleil, les gens s'étalent sur les chaises pour écouter la chaleur ou bien l'on peut bifurquer vers les ténèbres. On passe auprès des joueurs d'échec puis sous les marronniers. Ensuite, de toute façon, la pièce d'eau. Les pigeons, les merles. Le palais du Luxembourg côté jardin, la grande trouée vers l'observatoire, c'est la partie du voyage qui est en plein ciel, pas d'arbres ; mais les fleurs, les fleurs et l'eau, et le jet d'eau et la grande lumière. Il y a encore des gens sur des sièges, mangeant, rêvant, se bécotant, dormant. Enfin, dernière partie du voyage, il faut monter les escaliers ; à nouveau sous les arbres, très vite en vue du boulevard déjà dans son bruit. On quitte le lieu des merveilles pour retrouver Paris la grande ville, les moteurs, l'agitation, les gens qui courent au métro.

Monsieur Perrier aime la traverser. On dira que ses jardins sont agréables. Monsieur Perrier traverse bien plus que le jardin que vous voyez ou que vous croyez voir. Et qu'est-ce donc ? Il n'en a aucune idée. Et c'est comme si, à chaque fois, il s'arrachait à son monde ordinaire pour se risquer toutes voiles dehors sur la mer vers une rive improbable, inespérée. Chaque fois qu'il traverse le Luxembourg, Monsieur Perrier est Christophe Colomb partant pour les Indes

et qui, un jour, un jour, découvrira l'Amérique.

En ce jour que j'dis, où Monsieur Perrier sort de chez lui comme d'habitude, rien n'annonce quoi que ce soit de particulier. Le temps est clair, il fait soleil, le vent est un peu frais ; Monsieur Perrier entame la traversée. La chose arrive au moment où, sortant de l'ombre des arbres, il débouche en haut du large escalier, il descend vers la pièce d'eau. Les dames sont là qui attendent les enfants. Le vieux bonhomme qui les mène attend lui aussi

Et Monsieur Perrier regarde les arbres, les animaux chers à son cœur. Dieu sait pour-quoi. Il regarde devant lui de larges espaces découverts. Il le voit. Vision extraordinaire, prodigieuse, unique.

Que voit-il ? Des monstres ? Des chimères ? Des dieux descendants du ciel ? Ou quelque sylphide confondante de beauté dont la nudité le transporte. Ou bien quoi ? Le kaléidoscope vertigineux genre odyssée de l'espace ? Le futur ? L'arrière monde secret des origines ?

Non, rien de tel. Monsieur Perrier voit ce que tout le monde voit. La pièce d'eau toute ronde. Le jet d'eau, les gens sur les chaises, un bambin qui court après un pigeon qui s'envole. La façade du Luxembourg, les lointains de l'observatoire. C'est quelque chose de si inattendu, de si peu préparé, de si étranger à tout ce qui peut se mouvoir dans ce parc que Monsieur Perrier ne sait pas qu'il a une vision. Il ressent seulement une sensation étonnante de chaleur, de douceur, de bienveillance universelle. La lumière paraît plus douce et plus forte, les visages plus dignes d'amour, l'âme plus fraternelle. Tout a basculé, invisiblement et sans secousse, dans l'absolument inentamable.

Une splendeur de l'être, une douceur de la création, une saveur de la vie. Soudain, Monsieur Perrier est dans l'éternité ; ici et maintenant. Le suspens bienheureux de toute chose dans l'instant pur de nos vies. Monsieur Perrier s'est arrêté en haut des marches le souffle un peu coupé. Il sait en cet instant que le monde s'est ouvert devant lui comme une écorce amère qui libère un beau fruit. Mais il sait sans savoir. Où pourrait-il ranger ce savoir-là ? C'est un savoir qui ne se trouve nulle part. C'est un souffle, c'est une absence. C'est un parfum subtil, comme d'un vin précieux, soudain brisé qui se répandrait, gaspillage à tout homme sensé.

C'est tout, la vision a passé. Monsieur Perrier a seulement le sentiment confus qu'il a laissé s'échapper quelque chose. Et qu'une tristesse sans fond le rattrape au pied de l'escalier. Il s'en va vers sa brasserie.

Mais la faille s'est faite, la ligne est marquée, invisible. Désormais, l'insaisissable vision demeure et veille dans l'ombre de Monsieur Perrier, marchant, mangeant, causant, vivant la vie normale, continuant à vivre debout comme presque tous les autres. »

Voilà, un beau texte, intéressant. C'est un texte très riche et toute la suite du livre va être de ce type-là. Il va vivre une série de choses, qui vont, en profondeur, lui révéler des choses sur lui, le mettre au monde. Vraiment, sans que lui-même comprenne exactement. Il va émaner de lui une espèce de chaleur humaine pour des gens, et va leur raconter des trucs. Il va avoir une espèce d'énervement, face à l'hypocrisie et au mensonge de son gendre à qui il va le dire. Et il ne va pas en revenir. Parce que d'habitude, c'est un homme qui cherche à concilier. Il va vivre une série d'expériences sans jamais rien maîtriser de cela. Sans jamais se dire : « ah, je suis devenu un mystique ». Mais il s'est passé quelque chose qui l'a mis

au monde, qui fait qu'il voit. Il voit, il voit ce qu'il n'avait jamais vu. Alors que c'était évident. C'est une image de la mystique qui me semble plus intéressante et plus belle que l'image qu'on en donne d'habitude : je ne sais quelle révélation secrète ou privée ou je ne sais quel héroïsme de la sainteté, le côté « Je gravis péniblement les marches de l'escalier de la sainteté. » Il y a une faille en lui qui crée un passage pour l'être.

Je crois que c'est ça la mystique, une mise en route qui fait qu'on ne s'arrête plus jamais parce que, un moment, il s'est passé quelque chose qui est de l'ordre de l'invisible. Jusqu'à un certain point. Et pourtant ce n'est rien d'autre que ce qu'on vit. C'est exactement ce qui se passe : qu'est-ce qu'il voit ? Il voit littéralement ce qu'il a toujours vu. Il voit les jardins du Luxembourg. Il les voit. Si ce n'est que la plupart du temps, nous sommes aveugles.

C'est ça que dit l'évangile de Jean. En fait, nous sommes tous des aveugles, le point de départ de l'évangile de Jean est là. Pas comme les gnostiques, du style « Le monde est mauvais. » Non, non, non, quelque part, nous ne voyons pas. Nous croyons voir et nous ne voyons pas ce qu'il en est vraiment du réel. Il n'y a pas que ça dans l'évangile de Jean. Nous ne savons pas ce que nous voyons. Nous sommes dans l'illusion, nous sommes toujours aveugles.

L'évangile de Jean se propose de nous apprendre à voir en nous montrant ce que nous ne voyons pas et qui est invisible. C'est la clef. Il y a une tension énorme dans cet évangile. Jean veut nous donner à toucher l'invisible. C'est très compliqué car, si on n'entre pas dans cette démarche-là, on ne va pas voir en Jésus une espèce de super héros qui sait tout. La tension, c'est essayer de nous révéler la profondeur réelle. Tout d'un coup, il y a une trouée qui se fait, il y a une échappée, on voit autre chose. On vivra tous au moins un moment où le réel est plus réel, où tout d'un coup on se dit : « je n'avais pas vu ». Et on est soi-même saisi,

on est dépossédé de sa vision; on voit autre chose, on voit la mystique, la grande mystique.

On voit l'ordinaire de manière extraordinaire. On voit une beauté qui est là malgré tout.

Je repense à l'expérience d'Eric-Emmanuel Schmitt qui se perd dans le désert. Ce qui prédomine en lui, alors que ce devrait être l'angoisse, c'est une espèce de bonté universelle. Tout est bon, tout est beau, tout est heureux. Ça le transforme à vie. Il va chercher sa vie à vie. Quand on vit une expérience telle que celle-là, on n'a plus d'autre espérance que de vivre cela. Et cette expérience peut se manifester dans l'art, dans la joie et parfois aussi dans la douleur. C'est très très étonnant. Et ça tout le monde peut le vivre ; à un moment donné on naît ; et là, c'est vous, le meilleur de vous; vous accouchez du meilleur de vous-même. Vous êtes né à nouveau ; votre vie est cassée en deux. Et vous êtes meilleur, seul à pouvoir en témoigner.

L'évangile de Jean est pétri de ce genre d'expériences-là, extrêmement fragiles et fugaces. Sans doute que les apôtres ont perçu en Jésus de Nazareth quelque chose de cela, quelque chose d'un regard d'une telle bonté qu'il les a mis debout.

Vous voyez bien la différence avec la gnose. C'est « ici » que ça se passe. C'est le visible qui est beau. Au fond, le visible, notre monde devient le lieu de la révélation. C'est le lieu où la vie se révèle. C'est plus du tout un lieu qui serait mauvais, de perdition et qu'il faudrait quitter. C'est l'inverse, c'est là où la vie se dit. Et qu'est-ce qui se dit ? Et bien, rien qui se dit en mots mais l'essentiel. Et bien malin qui pourrait expliquer un regard. Bien malin qui pourrait mettre des mots sur une douleur. C'est étrange comme phénomène car on ne peut pas le mettre en mots et, en même temps, ça ne se révèle pas ailleurs qu'ici. Nous, on cherche ailleurs, on cherche autre chose. Et pourtant c'est ici-bas que se dit le grand mystère.

Le lieu de révélation du divin, c'est nos vies.

Dans la phrase : « *Le Père et moi, nous sommes un.* », c'est exactement ça que ça dit. C'est prodigieux, c'est dire que le temple de l'esprit c'est vous, que le lieu de la révélation de l'esprit c'est la vie. C'est donner une dignité inouïe à notre condition humaine, à l'incarnation. C'est vraiment ça qui est dans l'évangile de Jean.

Jean va dire aux gnostiques qu'il y a une manière de vivre qui n'est pas vivante, qu'ils se trompent parce qu'ils diabolisent ce monde-ci. Vous ne comprenez pas que ce monde-ci est le lieu de la révélation. Bien sûr le Fils est descendu. Mais il est descendu pour que ce monde-ci soit le lieu de la révélation. Et pas pour manifester sa condamnation. « *Je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour le sauver.* »

L'essentiel est invisible. Et si vous réfléchissez un peu à ça, c'est assez simple à comprendre, finalement. Au fond, les choses importantes de notre vie, quand on arrête un peu de faire les malins, c'est tout ce qui a trait à l'amour, à la rencontre, au sens, à la vérité, ... Mais qui a déjà vu l'amour ? On a vu des signes de l'amour. Mais l'amour ?

L'évangile de Jean dit que la vie est précieuse et qu'elle a besoin de la confiance pour se manifester. Jean dit : « *l'invisible c'est-ce qui se manifeste dans le visible* ». L'invisible n'est pas dans ce qui s'oppose au visible, c'est le souffle du visible. Le Jésus de Jean ne cesse de manifester l'invisible. Il le fait en discours, en gestes. Il voit en lui, le Fils, l'amour, la vie qui se donne. Et il écrit cela, les signes de l'amour. Pour que nous croyions.

Si on suit cette logique-là, les gnostiques disent que l'invisible nécessite la mise à mort du visible. Jean dit : l'invisible a besoin du visible pour se manifester. L'invisible s'incarne. Il reste l'invisible mais il s'incarne.

Les deux informations contradictoires se tiennent. C'est très bien de dire, d'un côté, que Dieu personne ne l'a jamais vu et de l'autre qu'on a touché l'invisible. Car nos vies peuvent bien devenir Verbe de Dieu. Christ est venu dire, manifester cet invisible-là.

Il faut garder les deux et continuer à dire que Dieu personne ne l'a jamais vu.

Autrement, vous allez créer des idoles. L'idole, c'est quand on oublie que l'essentiel est invisible, quand on fait de quelque chose de visible l'absolu. Comme si on maîtrisait ce qui est de l'ordre de l'invisible. L'idole c'est prétendre qu'il n'y a pas d'invisible. L'idole nous en met plein la vue. On est dans des pratiques d'idolâtrie en Église quand on prétend tout dire sur Dieu et qu'on ne laisse plus de place pour le désir, pour l'invisible, pour la grâce, pour le gratuit. Le problème des hommes d'Église, par exemple, c'est finalement qu'ils donnent l'impression qu'ils ont réponse à tout. Ils savent tout sur Dieu et ils débitent ça comme on débite un cadavre : l'amour, le prochain, le bon samaritain, ... Tout y est. Sauf la vie. Ça sent la mort. Le même discours tenu par quelqu'un d'autre pourrait être prodigieusement vivant, parce qu'ils ne laissent pas place à quelque chose d'autre. Ils veulent s'imposer.

Dieu nous échappera toujours, la vie elle-même nous échappe mais nous en sommes les bénéficiaires.

Troisième exposé

Nous allons partir à des noces, à Cana.

Nous allons lire le texte ensemble et nous poser la question des miracles et des signes chez Jean.

[Mais avant cela, Vincent Flamand fait une digression]

Il devrait y avoir une joie chrétienne, une joie qui n'empêche pas d'éprouver durement parfois la pesanteur de l'existence. Puisque la joie chrétienne ce n'est pas une joie déconnectée du réel, qui dit qu'on se force à être content : c'est la joie de devenir de plus en plus vivant, d'avoir un désir qui s'élargit à l'infini, malgré tout. Donc, c'est une joie étrange dans le sens où elle ne préserve pas de la souffrance. C'est parfois un sentiment qui n'est pas idyllique, de bonheur. C'est quelque part le souffle de la vie en nous. C'est très mystérieux.

La grande espérance chrétienne c'est que tout peut être traversé par la vie, rien ne peut nous détruire fondamentalement. Beaucoup de choses peuvent nous abîmer ; on peut prendre des coups mais on ne peut pas être détruit. C'est une espérance folle car on a tous peur d'être détruit, d'être annihilé. Cette grande parole nous dit : « tu ne peux pas être détruit, tout peut se porter ». On peut vivre de cette espérance-là, que c'est l'impossible qui vaut la peine d'être tenté. Il faut croire que chacun est capable de l'impossible et que, même quand il n'y a pas de chemin, un chemin peut s'ouvrir. La vie vient faire la vérité en nous. Et nous avons l'espérance qu'en nous, la vie sera plus forte que la mort. Parce que la vie ce n'est pas seulement un mouvement absurde, un mouvement qui vise à sa propre reproduction mais qu'il y a au cœur de cette vie la présence de quelque un qui est annoncé.

Une vie de plus en plus vivante.

Or, ce qui a été reproché aux chrétiens, c'est d'être des porteurs de non-vie. Nietzsche disait des chré-

tiens qu'ils étaient des morts-vivants. Et ce n'est pas tout à fait faux. Car on peut chanter Halleluja de manière sépulcrale, parfois même en y mettant beaucoup de guitare, de rythme et de sourire. S'il y a bien un reproche qui a été fait au christianisme c'est d'avoir été contre la vie. Beaucoup de gens rejettent le christianisme parce qu'ils pensent que ça ne peut pas les concerner dans leur vie, dans leurs désirs en vérité. Le christianisme capable de donner une conception de la vie centrée sur la possession et qui empêche de vivre son chemin de désir, son chemin d'incarnation. Perversion chrétienne. Comment un discours a-t-il pu donner son contraire ?

Plus on proclame un message de vie et plus on prend le risque qu'il y ait une perversion de ce message.

LES SIGNES ET LES MIRACLES

Derrière le fait des miracles, il y a une conception de Dieu que je n'aime pas du tout, qui pour moi n'est pas du tout parlante : Dieu le magicien qui intervient quand il veut.

Il y a une manière de voir le miracle qui est relativement peu chrétienne. C'est-à-dire, le Dieu totalement à l'extérieur qui peut bouleverser la vie des êtres humains. Image primaire, que nous portons un peu en nous : si je suis gentil, je serai récompensé par Dieu qui interviendra. Cette conception-là, banale du miracle, tient difficilement la route de l'Évangile. Elle doit être purifiée, retravaillée, comme tout le reste.

Quand on lit Jean, on se dit que Jean était un faiseur de miracles. Mais, avec du recul, on se dit que c'est plus compliqué. D'abord parce que dans la société de l'époque, il y avait beaucoup mieux que Jésus comme faiseur de miracles. Il y avait des gens qui faisaient des choses bien plus spectaculaires. Et, surtout, parce que ce type de miracles « *Je fais ce que je veux, je t'en mets plein la vue et tu es obligé d'y croire !* », le Christ l'a toujours refusé.

Avec le Christ, le fait du miracle est en train de bouger. Les pharisiens ne cessent de suivre Jésus en lui disant : « *Fais-nous un signe* », sous-entendu « *Fais-nous un miracle et nous croirons en toi* ». Et Jésus dit NON, il dit même une phrase plus énigmatique que ça : « *cette génération demande un signe, il ne lui sera donné d'autre signe que le signe de Jonas.* »

Le signe de Jonas, qu'est-ce que ça veut dire ? On a dit que Jonas avait été avalé par la baleine et qu'il en était ressorti vivant et que c'était un signe de la résurrection. Mais je crois que le signe de Jonas, c'est beaucoup plus compliqué que ça. Qui est Jonas ? C'est cette espèce de prophète savoureux envoyé pour dire à Ninive, grande ville païenne de se convertir. Jonas, qui n'a pas très envie d'y aller, n'y va pas d'abord. Puis, il doit s'y résoudre et annonce, du bout des lèvres, qu'il faut se convertir. Et tout Ninive se convertit ! Y compris les animaux ! Jonas est fou furieux. S'ensuit un dialogue entre Jonas et Dieu, texte éminemment critique qui a été fait par un groupe juif dont on ignore tout mais qui, visiblement, avait pour fonction de se moquer des ultra-orthodoxes. Ils disaient donc : heureusement que Dieu est miséricorde parce que vous, vous faites tout ce que vous pouvez pour que ça ne marche pas. Et la miséricorde de Dieu, vous ne supportez pas ça. Ce mauvais prophète, Jonas, est le seul qui ne se convertit pas. Tout le monde se convertit sauf lui. Et Dieu l'aime quand même parce que c'est par sa mauvaise conversion qu'est passé tout le reste. Malgré Jonas.

Et, quand Jésus dit, qu'il ne nous sera donné que le signe de Jonas, c'est infiniment plus critique ; il dit aux pharisiens que de ce qu'ils sont naîtra quand même le salut. Et le salut pour tous. Le seul signe que vous aurez, c'est le signe de la miséricorde, c'est le signe que le salut ne sera pas réservé à un groupe, c'est que l'amour est sans frontière. C'est infiniment subversif puisque eux attendent le signe que « *Tu n'es pas le Messie que nous attendons* ». Le Christ joue sur ces logiques-là.

Il refuse donc tout le temps de faire des miracles. Ce n'est pas un faiseur de miracles. Jusqu'à la croix, ils vont lui demander : « *Si tu es le fils de Dieu, décloque-toi !* ». C'est d'ailleurs, chez Luc, l'ultime tentation, au pied de la croix : le diable lui demande d'être un faiseur de miracle. « *Fais quelque chose qui te sorte de ta condition d'être humain et, là, nous nous aplâtrons devant toi. Fais quelque chose de formidable qui te permettra de devenir notre idole, pour pouvoir enfin oublier notre souffrance et notre vie. Sécurise-nous une fois pour toute.* » Et Jésus refuse. Il a toujours refusé.

Donc, visiblement, le miracle doit être travaillé aussi dans les évangiles :

On doit toujours garder en tête quand on lit les miracles qu'ils ont été interprétés par la croix et la résurrection (clés d'interprétation du christianisme).

Tout récit évangélique, toute parabole chrétienne, doit être interprété par rapport à ce qui a été révélé sur la croix. Jean dit : « *la croix c'est la révélation de la gloire, c'est là où Dieu nous montre son cœur.* »

LES NOCES DE CANA

Saint Jean chapitre II.

C'est le premier signe et, en même temps, c'est celui qui les synthétise tous et dont la logique marque manifestement la logique du signe.

Première chose qui doit nous alerter : ça se passe le troisième jour. Le troisième jour, ce n'est pas rien, c'est le chiffre de Dieu, le moment de la manifestation de Dieu. Ce n'est pas pour rien que Jésus ressuscite le troisième jour. Il va se passer quelque chose de réel, l'invisible va affleurer.

On ne va pas simplement voir un mariage comme un autre ; il va se passer quelque chose qui va nous révéler le cœur de la vie, le cœur du réel.

L'invisible va se manifester dans le visible. C'est le troisième jour.

Lecture pauvre de ce texte :

Comment a-t-il fait pour transformer l'eau en vin ? Cette lecture n'a strictement aucun intérêt parce que personne n'en sait rien et que ça paraît un peu court.

C'est donc le troisième jour, il y a une noce. Bibliquement parlant, une noce ce n'est pas du tout un thème neutre, au contraire. Le thème des noces désigne essentiellement une perspective eschatologique, c'est-à-dire qu'on y parle de la fin des temps et de la révélation ultime qui fait que le réel est le réel.

La noce, c'est l'image de la communion profonde entre les êtres humains et Dieu.

Il y a un beau texte, chez Isaïe :

« Il viendra un temps où le Seigneur, le Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples un festin sur sa montagne. Il réunira tous les peuples, on lèvera le voile de deuil, il détruira la mort pour toujours ; le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple. C'est lui qui l'a promis et ce jour-là nous dirons : voici notre Dieu. »

Grand texte messianique où Dieu se révèle comme celui qui offre un festin, belle image. Le festin c'est vraiment la communion plénière. Utilisé dans de nombreuses paraboles, le festin est ouvert à tous. Tous n'y entrent pas, pour des tas de motifs ; mais tous y sont invités. On va même inviter sur les places publiques ceux qui n'étaient pas invités.

Dans le thème de la noce, il va nous être dit quelque chose de profond de la relation entre Dieu et les êtres humains, quelque chose qui concerne la vocation ultime de l'humain : Dieu va nous révéler, il va s'auto-révéler et nous dire quel est son

mystère et quel est son projet, sa vocation par rapport aux êtres humains. Voilà ce qu'il y a derrière des images-là

La mère de Jésus. On en parle essentiellement dans l'évangile de Jean en deux passages : celui-ci et au pied de la croix. Et il y a des parallèles entre les deux. Ce qui veut dire que l'évangéliste nous avertit en nous disant : il va se passer un signe ; mais ce signe n'a pas pour vocation d'être un signe extraordinaire, fabuleux, qui va convertir tout le monde, qui va faire de Jésus un Messie de puissance. Mais c'est quand même le signe d'un Dieu qui va aller jusqu'à la croix, jusqu'à mourir d'amour pour l'humanité. Nous avons une sorte de choc entre le signe de Cana et la croix. La croix, c'est tout le parcours de vie de Jésus qui va nous permettre de comprendre le signe de Cana.

C'est très typique des évangiles. On raconte des choses et on les éclaire par ce qui s'est passé après. On les raconte ainsi parce qu'il s'est passé à Cana quelque chose qui nous a révélé un autre Dieu.

Marie lui dit : « *Ils n'ont plus de vin* ». Vous voyez le tragique de la situation : on est dans des noces, ils vont être déconsidérés car il n'y a pas assez à boire. Le thème du vin aussi est un thème important dans la Bible. Le vin est lié au festin, à la fraternité, à la joie. Vous savez que Noé quand il sort de son arche, la première chose qu'il fait, le brave homme, c'est planter une vigne. Il commence donc par planter une vigne.

Ils n'ont plus de vin. Par contre, il leur reste les fameuses jarres destinées à la purification. Tout d'un coup, on bascule dans le domaine du religieux. Ces jarres-là ne sont pas là simplement pour faire bien, elles sont là car vous savez qu'il faut faire une série d'ablutions rituelles avant de passer à table. La loi nous dit de faire ceci. Et Jésus va être celui qui va transformer les exigences de la loi, les purifications nécessaires pour approcher

Dieu en vin, le meilleur vin du festin des noces. C'est une image qui devrait pouvoir nous accompagner toute une vie. C'est une image très belle. Là où il y avait des rites extérieurs qui étaient sensés nous rendre purs aux yeux de Dieu va naître une autre révélation qui va transformer cette religion-là en une religion intérieure qui sera une religion du festin et de la communion.

Jésus est celui qui va permettre le passage à la communion intérieure. Il y a un Dieu qui n'est plus un Dieu extérieur à nous mais un Dieu qui va devenir intérieur à nous, un Dieu de communion. Et un Dieu qui nous appelle à la communion entre nous.

Jean nous dit : « *Celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son frère, celui-là est un menteur.* » C'est le même amour, l'amour du prochain autour du festin. C'est l'amour tous ensemble, c'est en même temps l'amour du Seigneur. C'est le grand mystère du festin. Là où il y avait purification, séparation, obligation, perfection, rite, eh bien, là se trouve maintenant l'inouï du Royaume, le vin. Le vin et le festin.

Il y a quelque chose de bouleversant dans le passage avec Marie.

Il faut naître une deuxième fois, il faut changer de regard, il faut naître à l'invisible, il faut naître à une autre perception du réel, il faut entrer dans ce mouvement de vie. Le signe le plus fort, c'est le rapport que Jésus va entretenir avec sa mère. S'il y a bien quelque chose qu'on ne donne pas, c'est sa mère. S'il y a bien un lien d'appartenance, au départ fusionnel, c'est bien le lien à la mère. Eh bien, Jésus va donner sa mère. C'est très étonnant. Dans la deuxième naissance, on donne jusqu'à ses racines, jusqu'à sa mère. Comme dans le texte de la croix, il l'appelle "mère", il ne dit pas "maman". Donc, même ces grands rapports intimes doivent naître à une nouvelle vérité, à une vérité qui est de l'ordre du don. Il va même aller jusqu'à donner sa mère aux disciples. « *Voici ta mère.* »

On ne se place plus dans une relation de filiation au sens strict, ou biologique du terme, on se place dans une espèce de deuxième naissance où il s'agit de donner celle qui nous a donné la vie.

Symboliquement, l'image est jolie, forte. L'image dit un peu quelque chose du mystère marial, au-delà de tout ce qu'on peut raconter sur Marie. La mère donnée à tous, offerte à tous pour une deuxième maternité. Il se situe vis-à-vis d'elle d'une manière qui n'est plus du tout la manière classique d'un fils et de sa mère. Jésus qui est né à sa vocation profonde a avec sa mère un rapport différent que le rapport initial.

Dans le texte, ce qui est visé, clairement, c'est la croix, puisqu'il dit : « *Mon heure n'est pas encore venue.* » L'heure, en perspective johannique, c'est le moment de la croix. La croix, en tant que moment décisif, n'est pas une espèce de glorification de la souffrance de l'humain.

La croix, chez Jean, c'est la révélation du cœur de Dieu. Dieu va jusqu'au bout de l'amour, jusqu'au bout du don de soi. C'est pour ça que la croix est à la fois l'élévation et la révélation du don de l'amour.

Parce que Dieu manifeste par là qu'il n'est que miséricorde. C'est là son grand secret. Il est vie parce qu'il est don de vie.

Donc, la croix est liée à la glorification parce que la croix manifeste vraiment jusqu'où va l'amour de Dieu. Dieu n'est qu'amour. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est la première lettre de Jean. Et, si on dit que Dieu est amour, derrière les mots, les concepts, il a voulu dire qu'il est don de vie, sans retour. Sans repentance, auraient dit les anciens. C'est le même thème. Dieu n'est que cela. C'est déjà pas mal ! Dieu, c'est la vie qui se donne toujours en abondance. Et plus vous êtes vivant, plus vous allez devenir vivant. Et la croix, paradoxa-

lement, c'est-ce moment-là. Le moment où la vie est mise à mort, c'est le moment où elle se manifeste le plus comme jaillissement, comme amour. Très étonnant. Mais il y a tout ça qui est présent.

Dans ce texte des noces de Cana, vous avez tout l'itinéraire de Jésus-Christ en résumé, toute la révélation, toute l'auto-révélation du fils. Il nous est dit qu'à l'heure de Dieu, à la communion sans frontières, offerte à tous, où la religion qui était vécue jusqu'alors comme un rapport à un être extérieur, comme un ensemble de règles va se transformer en la bonne nouvelle d'une vie intérieure donnée à tous, offerte à tous pour que nous puissions communier au festin. Et cette révélation-là, toute la vie était tendue vers elle et a culminé à la croix où un amour sans limite et sans frontière s'est manifesté. Cet amour va jusqu'à bouleverser nos liens humains fondamentaux. La psychanalyse pourrait s'amuser longtemps avec ça : c'est-à-dire que le fils donne la vie à sa propre mère.

Nos noces humaines peuvent signifier infiniment plus, tous les amours sont porteurs du grand souffle de l'amour. Et ce grand souffle de l'amour, Jésus est venu le vivre, le révéler, pour que chacun nous puissions commencer à en vivre. Là, il y a miracle.

Le miracle, ce n'est pas une intervention extérieure qui tombe du ciel; c'est la révélation de la puissance de la vie. Tout miracle du Christ est un miracle de vie. Où un être humain est remis debout, capable de combattre ses démons, de dépasser ses fantômes, de faire taire les voix de mort.

Je crois aux miracles mais je crois qu'on ne les voit pas. J'ai vécu des miracles. J'ai vu des gens sortir du tombeau, ressusciter. Il n'y a d'ailleurs rien de plus beau que de pouvoir travailler à la seconde naissance. Voir quelqu'un qui naît, qui renaît, ça pour moi c'est un miracle, c'est une merveille.

C'est au quotidien, pas prévisible, pas tape à l'œil. Ça n'a pas pour vocation de convaincre et d'annihiler l'esprit critique de l'homme. Ce n'est pas une preuve qu'on brandit. C'est dans le secret du cœur que les miracles se vivent.

Je sais qu'il y a des gens qui ressuscitent qu'il y a des miracles de vie, des miracles de solidarité, des miracles de vérité. La vie est miraculeuse par essence. C'est nous qui ne voyons pas tellement les miracles.

On peut donc faire une lecture extérieure mais on rate le coche puisque le miracle c'est l'entrée dans l'intériorité, c'est apprendre à regarder la vie autrement. C'est essayer de voir l'invisible qui se manifeste dans le visible.

Jean ne parle d'ailleurs jamais de miracle mais de signe.

C'est important, car le signe ne convainc personne ; le signe ne fait pas l'unanimité. Dans le récit des noces de Cana, les seuls à croire sont ceux qui sont ouverts à tout cela : les disciples. Ce sont ceux qui acceptent de faire confiance à cette logique-là. Là où il n'y a pas la foi il n'y a pas de miracle. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les synoptiques. Avec la foi nous avons le pouvoir de faire que la vie soit miraculeuse, soit truffée de signes.

Mais attention, il y a signe et signe ! Et il ne faudrait pas tomber dans un délire et tout interpréter. Nous pouvons poser sur la vie un regard d'une telle qualité que quelque chose de l'amour infini soit reconnu. Si nous n'y croyons pas, rien ne se passera pour nous. Et nous aurons vu un mariage banal où nous aurons bu du bon vin...

Ça ouvre des possibilités par rapport au sens : on dit souvent que soit la vie est pur hasard soit que Dieu a tout déterminé à l'avance.

Ici, ce n'est ni le hasard absolu, ni le déterminisme

total. C'est de dire qu'il y a des logiques invisibles, les logiques de l'être, les logiques de la vie en nous, les appels de la vie en nous. Si vous êtes un peu éveillé au travail de la vie en vous, vous allez repérer une certaine logique mais pas un truc qui sera déterminé tout le temps. C'est comme si la liberté c'était d'être poussé par son être profond qui cherche à se manifester de plus en plus. C'est comme s'il y avait en nous un travail de la vie qui cherche à nous donner vie et à faire en sorte que nous devenions des donneurs de vie. Ce n'est ni le pur hasard, ni la nécessité qui viendrait de l'extérieur mais c'est comme un travail dans les grandes profondeurs où nous essayons progressivement de correspondre à ce que la vie désire de nous. Ça c'est très chrétien. Ça porte un nom un peu ronflant ; ça s'appelle « vocation ».

C'est la vocation à l'humain, à l'humanité, à mettre au monde, à être de plus en plus celui ou celle que la vie souhaite que nous soyons.

Vous n'êtes pas capable de tout, vous n'avez pas toutes les qualités, toutes les envies, tous les désirs. Vous n'êtes pas bon dans tout mais il y a des choses qui vous mettent en joie profonde.

Il y a des choses précieuses auxquelles vous ne pourriez pas renoncer ; autrement vous ne seriez plus vous. Là, se jouent les logiques invisibles. Le but du jeu est de découvrir ce qui nous donne la joie profonde, ce pour quoi nous sommes faits. Et arriver progressivement à en vivre, de plus en plus.

Être de plus en plus vivant, vivant de cela. Et, là, évidemment, il y a joie profonde parce que ça personne ne peut vous l'enlever. Et même si par la suite c'est difficile, même s'il y a des tas de choses lourdes, même si vous doutez, même si vous tâtonnez, même si vous vous dites : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », quelque part, vous serez à la juste place, la vôtre, celle qui ne peut être occupée par personne d'autre que vous. C'est quelque chose de grand, de très grand.

Et la vie humaine serait cela dans le christianisme : découvrir ce que la vie désire de nous.

Vous pouvez avoir en vous un désir profond de prendre soin (soigner), de transmettre (enseigner, ouvrir l'autre à la pensée), de n'être séparé de personne (miséricorde pour vous et pour les autres). Et même si beaucoup de choses s'écroulent, ces grands mouvements-là tiendront en vous. Les illusions passeront mais vous serez là où on vous attend.

Chez Jean, la vie c'est la mise à jour de la lumière intérieure.

Quatrième exposé

On va essayer de s'interroger sur la question qui parcourt tout l'évangile de Jean et qui est une question difficile : la question du mal.

Parce que c'est bien beau de dire aux gnostiques qu'ils ont tort, c'est bien beau de dire que notre réel et notre vie sont le lieu de révélation de l'invisible ; que l'incarnation est heureuse et que nous sommes chacune et chacun invités à vivre de l'incarnation du Christ et à notre tour incarner la parole d'amour du Père. Tout cela est bien beau, mais il n'empêche qu'il y a tant de douleur tant de souffrance, tant de « ténèbres » pour employer une expression johannique.

Comment Jean se situe-t-il par rapport à ce thème-là ?

Parce qu'il y a un risque avec la perspective de la beauté simplement du monde. Voir le monde comme un grand poème. C'est de tomber dans une attitude très esthétisante où on gommerait la réalité douloureuse et chronique du mal, la réalité violente du mal. C'est un vrai risque.

Il y a plusieurs récits qui apportent des éclairages différents sur la manière dont Jean envisage l'incarnation par rapport aux ténèbres. Vous voyez il y a plusieurs logiques. Mais, au fond, c'est le même mouvement.

Il y a la logique de l'articulation entre l'invisible et le visible ; il y a l'articulation entre la lumière et les ténèbres ; et l'interprétation qu'on va appeler la vérité et l'erreur. Disons plutôt la vérité et l'hypocrisie, littéralement.

C'est trois déclinaisons de la même logique. Trois coupes qui s'interpénètrent les unes les autres.

On va venir à cette idée de lumière et de ténèbres, de vérité et d'hypocrisie.

Je prends juste après l'entretien de Nicodème, Jean 3, verset 16 :

« Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son fils, son Unique, pour que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour juger le monde mais pour que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en Lui n'est pas jugé. Qui ne croit pas est déjà jugé parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le jugement le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de crainte que ses œuvres ne soient démasquées. Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, elles qui ont été accomplies en Dieu. »

C'est un passage typique cette littérature-là. Vous voyez l'idée. L'idée c'est de comprendre autrement le thème du jugement de Dieu. Le thème du jugement dernier par exemple, est un grand thème qui parcourt toutes les écritures.

Un jour, généralement au moment de l'apocalypse, Dieu viendra juger le monde. Ce thème a mauvaise presse, aujourd'hui particulièrement, puisque ça ne va pas tellement dans le sens du « Dieu amour », « Dieu Père ». En tout cas, il y a une telle inflation de représentations du jugement dernier pendant des siècles qu'on a rendu le thème caduc. On a tellement dit tout et n'importe quoi sur le jugement dernier, on en a tellement fait le lieu de la peur, du châtiement des hérétiques, du feu éternel du Dieu qui vient écraser, du *dies irae*, qu'on n'ose plus toucher à ce thème-là.

Pendant des siècles on a dit : Dieu va venir vous juger. Maintenant, on dit : Dieu vous aime. Or, il faut tenir les deux. Il faut voir comment le thème du jugement est un thème central de la foi et

comment il peut encore être porteur aujourd'hui pour nous. Comment il peut encore faire sens.

On ne peut pas éliminer ces textes-là, ils sont importants.

Ce qui est intéressant c'est de voir qu'il y a plusieurs façons de concevoir le jugement dernier.

Il y a la manière de voir simplement la fin des temps (comme Mathieu le travaille). Quand on lit les évangiles, on voit qu'ils subvertissent le thème du jugement dernier. L'idée du jugement dernier, que Dieu va venir et écraser certains, relever d'autres en fonction des mérites,... Cette idée n'est pas dans l'évangile. Il y a quelques textes qui pourraient laisser croire à ces images-là mais quand on les lit de près ce n'est pas ça. Donc, le fantasme d'un Dieu vengeur qui viendrait écraser de sa colère les impies, n'est pas évangélique. L'évangile travaille ce thème du jugement pour dire autre chose. Et c'est bien ça qui m'intéresse.

Même quand il parle d'apocalypse, quand il parle de jugement dernier, ce n'est jamais au sens pastoral. On a beaucoup utilisé la peur dans l'histoire du christianisme, vecteur puissant de pouvoir. Parce que c'était une manière de pousser les gens à faire une série de choses. Mais dans les textes, ce modèle-là tel quel n'y est pas.

Mais, chez Jean, ce qui est très intéressant c'est que le jugement a lieu tout le temps. Le jugement, c'est non pas un tribunal où Dieu serait accusateur, mais la « mise en vérité », la mise en crise, la révélation de ce que l'homme porte en lui. Et, de cela nous ne pouvons pas faire l'abstraction, théologiquement parlant. Autrement on tombe dans l'idée que l'amour est une espèce de truc rose bonbon, bien gentil, bon-papa confiture, qui fait sauter l'humanité sur ses genoux. Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit du grand Christ en gloire, comme dit Paul, Dieu qui vient faire la vérité dans nos vies.

Chez Jean, ce jugement, cette mise en vérité a lieu, elle opère en nous à nouveau. La Vie opère le ju-

gement en nous. Et comment ? En nous mettant en lumière. En se révélant en nous, en révélant ce que nous sommes vraiment.

Il y a donc un travail de la vie, au sens johannique c'est-à-dire de ce dieu intérieur, qui nous révèle, qui nous met en lumière.

Et le but de Dieu, c'est quoi ? C'est de sauver le monde, toute l'humanité. C'est-à-dire que la lumière est offerte à tous, gratuitement et pour toujours. Mais ce que l'homme peut faire, c'est refuser. D'une manière très étrange, on parle par image ici, l'homme peut avoir peur de la révélation donnée, du travail de vérité que la vie fait en lui. On pourrait même dire que spontanément, l'homme, l'humain a tendance à fuir ce travail de révélation, de jugement, de vérité que la vie fait en lui.

Pourquoi ? Parce que l'être humain est persuadé que le jugement va être un jugement de condamnation. Or, si nous laissons se faire en nous le travail du jugement, cette mise en lumière n'est jamais une condamnation. Jamais. Donc, nous ne devons pas avoir peur du travail de vérité, mais nous en avons peur parce que nous nous trompons sur sa réalité. Nous préférons nous cacher. Vous retrouvez quelque chose des débuts de la Genèse dans ce texte-là : l'histoire du fruit où l'homme dit « *J'ai eu peur et je me suis caché.* »

Jean n'explique pas le pourquoi mais il le constate, comme s'il y avait dans l'être humain un mouvement chronique de peur et d'insécurité tels qu'on a l'impression que la vie nous sera néfaste, que la travail de révélation va être une œuvre de malédiction sur nos vies. Or, c'est l'inverse. Parce que si nous nous laissons éclairer, toutes les ténèbres qui sont en nous vont disparaître. La lumière va éclairer jusque dans nos ténèbres. Encore faut-il accepter d'entrer dans ce mouvement de révélation et se laisser éclairer, laisser le travail de vérité se faire en nous.

Là est le combat, si vous voulez.

Dieu vient comme le Dieu intérieur, le Dieu qui est la Vie de ma vie, le Dieu qui est ce souffle de vie en moi, qui est l'amour qui me cherche, ce que je ne peux connaître qu'au cœur même de mon existence. Et moi, en général (pour prendre des phrases de saint Augustin) je ne suis pas en phase avec ce travail-là. Je ne suis pas vivant, je suis dehors.

Il y a un beau passage d'Augustin que vous connaissez peut-être, où il dit cela, il dit, dans ses confessions : « *Tard je t'ai aimée, beauté ancienne... Tu étais en moi et moi je te cherchais dehors* ». Tu étais à l'intérieur et moi je te cherchais à l'extérieur. Et bien, c'est tout ce travail-là et vous voyez que tous les niveaux s'interpénètrent : nous avons tendance à projeter Dieu à l'extérieur, dans un ciel,... alors qu'il est à l'intérieur de nous. Nous cherchons une force extérieure, nous cherchons une morale, un code. Alors que c'est en rentrant à l'intérieur dans notre intime vie que nous pourrions trouver. Et si nous faisons ce mouvement d'entrer en nous, nous laisserons faire ce mouvement de vérité sur ce que nous sommes. Lentement mais sûrement au rythme de la vie. Et nous découvrirons alors que ce Dieu intérieur n'est pas un dieu de menace, un dieu qui va nous écraser mais qu'il est cette espèce de lumière intérieure qui va nous éclairer progressivement.

Et donc, nous n'avons pas à avoir peur, même de la part de ténèbres qui est en nous puisqu'elle peut être prise dans la dynamique de la lumière. Or nous en avons peur parce que nous nous trompons de dieu, littéralement. Nous nous trompons de conception aussi bien au niveau de Dieu qu'au niveau de l'homme. Il y a une erreur initiale, parce que l'homme a tendance à se nier lui-même pour aller chercher je ne sais quelle chose à l'extérieur, pour fantasmer je ne sais quel absolu. L'homme a en lui un mouvement extrêmement douloureux qui est un mouvement de négation de lui-même. Pas une question de culpabilité. Ce n'est pas une question de choix, il nous est diffi-

cile d'entrer dans la révélation du Dieu intérieur, d'être aveugle un moment pour apprendre à voir avec les yeux de l'invisible. Tout ça nous est compliqué.

Et, ce texte est relativement clair : le monde, le jugement le voici, et la lumière est là. Mais nous préférons les ténèbres. Vous voyez l'ambiguïté du thème johannique puisque il s'agit de dire que Dieu est invisible et qu'il se manifeste dans nos vies. Il n'y a aucune preuve de l'existence de Dieu au sens matériel du terme. Il n'y a que nos vies. Dieu n'est plus de l'ordre de l'évidence à partir de là. Il est de l'ordre du mystère, du souffle. Donc, le grand risque c'est quoi ? Le grand risque c'est non seulement que nous nous trompions mais le péché. Et le péché en perspective johannique c'est l'hypocrisie. C'est-à-dire : c'est jouer à être ce qu'on n'est pas. C'est se fuir en prétendant être ce qu'on n'est pas. Plus ou moins volontairement, plus ou moins consciemment. Le ton est relativement dur parce qu'on est à une époque en pleine polémique.

Donc, l'incarnation, l'humain, est le lieu de révélation de l'invisible.

Mais, en général, non seulement nous ne le savons pas mais aussi nous le fuyons, nous inventons un autre monde, une autre réalité pour fuir cela. Pourquoi ? C'est pas dit. Mais c'est constaté amèrement par le Jésus de Jean.

La lumière vient, Dieu vient pour sauver tout homme et nous restons dans les ténèbres, nous fuyons cela, nous ne l'acceptons pas. C'est des choses difficiles parce qu'on est pas dans l'ordre de la culpabilité, on est dans l'ordre des grands mouvements de l'être. Mais il y a cette idée-là qu'il y a un jugement qui n'est pas un jugement de condamnation. C'est l'homme qui invente les dieux qui condamnent, qui oppressent, qui écrasent. Paradoxalement, c'est plus sécurisé, plus étrange à la base.

Si vous parlez d'un Dieu intérieur, un Dieu infiniment précieux, ça apporte un lot de choses déconcertantes; vous ne pourrez jamais prétendre posséder Dieu, le mettre entre les murs d'une église, d'un temple ou dans une loi. Vous ne pourrez pas. La vie sera toujours imprévisible. Et, c'est au fond comme si l'humain avait peur de vivre. Comme si l'être humain ne croyait pas à la vie.

C'est le passage le plus dur, le plus rude, mais on doit bien l'aborder puisqu'il en parle. La vie nous est offerte et nous avons tendance à la rater, à la manquer, à lui dire non. C'est-ce qu'il dit Jean, c'est-ce qu'il constate. À tort ou à raison, il faut peut-être nuancer le constat.

Je vais prendre un autre passage pour l'éclairer, vous allez voir. Un drôle de passage qui explique un peu autrement.

Jean 9 :

« En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui posèrent cette question : Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle ? Lui ou ses parents ? Jésus répondit : ni lui ni ses parents c'est pourquoi les œuvres de Dieu se manifestent en lui. »

Ça c'est typiquement un texte qui nous laisse pantois. Mais ce texte est très intéressant.

Pourquoi est-ce que les choses sont comme ça ? Eh bien, Jean ne répond pas. Et c'est normal. Il ne peut pas répondre en fonction même de ce qu'il dit et ce qu'il croit. Donc le but du jeu ce n'est pas de faire une philosophie du mal. C'est exactement ce que les disciples demandent : s'il est aveugle de naissance c'est qu'il y a eu une faute et qu'il a été puni ; c'est à cause de lui ou c'est à cause de ses parents ? Vous voyez l'idée, l'idée que la maladie est un châtement. Et Jésus dit : ni l'un ni l'autre. Jésus refuse cette conception de Dieu qui serait un Dieu vengeur, un Dieu qui condamne, un Dieu qui punit. Cette conception est refusée dans tout

l'évangile de Jean. Dieu n'est que lumière, Dieu n'est qu'amour. Il n'est que cela. Mais pas nous ! Alors pourquoi pas nous ? Eh bien, ça, c'est pas dit. Ça ne peut pas être dit ou alors Jean fait une théorie du mal. Et, si Jean fait une théorie du mal, il n'est plus fidèle à ce qu'il dit. Dans une théorie du mal soit on diabolise l'homme soit on diabolise Dieu. Il faut qu'on trouve un bouc émissaire. C'est la faute à « machin ».

Et ce mouvement-là est refusé. Jean ne tourne pas son regard vers l'origine. Il constate que Dieu n'est que vie, n'est que lumière. Il constate que la lumière est venue vers nous pour que nous l'accueillions et que nous soyons tous illuminés. Et pourtant il y a des ténèbres ! Mais d'où viennent-elles ? Ça, c'est le point aveugle, c'est le point de difficulté réel de la théorie johannique. C'est le lieu où il faut peut-être penser avec d'autre pensée théologique.

La question de Jean n'est pas d'où viennent ces ténèbres ? Mais comment peut-on les dépasser ? C'est ça pour que les œuvres de Dieu puissent s'accomplir en lui. Et c'est assez intelligent.

Si le seul Dieu qui existe est un Dieu intérieur, si la révélation de Dieu c'est vos vies et vos actions, la seule chose qui peut soulager du mal, des ténèbres, ça va être fatalement les œuvres de Dieu. C'est-à-dire notre manière de vivre à nous.

Donc, face à cet aveugle de naissance, ce que Jésus dit, en perspective johannique, c'est quelque chose d'assez clair. Il dit : il ne s'agit pas de vouloir expliquer à la base s'il y a un coupable ou un fautif, ce n'est pas ça le problème, il s'agit de voir comment ce handicap, cette difficulté va pouvoir être dépasser par la vie. Là, il appelle à la responsabilité de chacun de ses disciples. Si c'est vous, si c'est nous qui sommes porteurs de la tendresse de Dieu, si c'est à nous de porter la vie avec Dieu, c'est à nous aussi de trouver des solutions pour que la gloire de Dieu se manifeste. Il n'y a pas d'explication au mal. Il n'y a pas de recette mira-

cle. Il n'y a pas de solution. Il y a des vies, il y a des engagements. Il n'y a pas d'autre solution qu'une vie qui se jette dans la balance.

Face à la destruction, il n'y a pas d'autre solution que quelqu'un qui dit : je vais essayer de me consacrer pour quelque chose, pour que la destruction ne soit pas le puits de l'humain. Et il suffit d'un seul pour que l'humain, en tant que tel, soit sauvé. À aucun des pires massacres, il suffit d'un seul geste d'humanité pour que le mal dans toute sa fureur soit battu. Tout ça est dans l'évangile de Jean.

Donc, on n'est pas en train de faire des grandes considérations gnostiques, en disant « *le monde est mauvais* ». On ne dit pas ça du tout. On dit : la lumière a pour vocation de se répandre partout et de s'incarner dans nos vies. Or il y a en nous des ténèbres. Donc, luttons pour que ce ne soit pas les ténèbres qui gagnent ; luttons pour que nos vies soient suffisamment lumineuses pour qu'il y ait un peu moins de ténèbres.

Mais reste tout la question douloureuse : et ceux qui refuseraient la lumière ? D'abord, qu'est-ce que ça veut dire ? Et là, je réfléchis tout haut : ce n'est pas à nous de juger (ça c'est présent dans tous les évangiles) puisque Dieu ne vient pas juger le monde mais le sauver. La seule chose c'est d'essayer par ce qu'on est, par un mouvement de confiance et de vérité de combattre la peur et d'aider les autres à avoir moins peur. Puisque le fait de s'enfermer dans les ténèbres, c'est le fait de craindre. Craindre parce qu'on se trompe de Dieu, parce qu'on se trompe de vie, parce qu'on appelle vie ce qui ne l'est pas.

Il y a une phrase terrible dans les confessions d'Augustin : « *Je vis mal de moi ; j'ai été ma mort.* » J'appelais vie ce qui n'étais pas vie et maintenant j'ai découvert ce souffle de vie et je vieillis consacré. Il y a tout ça dans l'évangile de Jean : nous appelons vie ce qui n'est pas de l'ordre de la vie. Et la seule chose qu'on peut apporter, c'est de

devenir VIVANT. Ça me paraît crucial. C'est un programme de vie. C'est de pactiser le moins possible avec ces logiques de ténèbres. Or, on y est vite. Même au nom du bien, même au nom de la vérité ; on est vite contaminé par tout ça.

C'est une phrase de Marc Aurèle que j'aime bien :

« *Efforce-toi de ne pas avoir envers les misanthropes les sentiments qu'ont les misanthropes envers les hommes* ».

Dans l'évangile de Jean, il y a un côté déchirant. C'est pas un truc tranquille du tout. C'est une espèce de combat : on dit en même temps la révélation d'un Dieu qui n'est que lumière et amour et puis il y a un résultat où on dit : « *il reste des ténèbres* ».

Les gnostiques ont facile ; ils disent : « *l'homme est mauvais* ».

La seule façon d'essayer de sortir de ces logiques-là, c'est d'être soi-même de plus en plus travaillé par la lumière, par le souffle de Vie, d'être de moins en moins hypocrite, de coller de plus en plus au mouvement de la vie en nous.

Ce qui veut dire, si je vais au bout de cette idée, c'est qu'on ne convertit jamais personne.

L'essentiel, ce n'est pas l'annonce explicite mais de devenir « vivant », contagieux de Vie.

Dans cela, on est au-delà de la religion. C'est porter le poids de la vie sans jugement. Tout ça c'est un vrai boulot à temps plein. C'est aussi renoncer à toute prétention : posséder la réponse, la solution, l'explication. C'est renoncer à tout ce qui fait la gnose. Donc renoncer à imposer un message, fusse-t-il chrétien. Parce qu'on n'impose pas la vie ; c'est la vie qui s'impose, qui se propose.

Un mystique c'est quelque un qui vit, de plus en plus. Ou qui ressemble sans doute de moins en moins à un mystique.

Le risque, ce serait de refaire un groupe de méchants ; et le mouvement est amorcé chez Jean. C'est ça le problème. Et le groupe des méchants, c'est les juifs. Quand Jean parle des Juifs, ce sont ceux qui s'opposent à la lumière.

Ce qu'il faut bien comprendre c'est que ce n'est pas un groupe ethnique qui est désigné. Ce qu'il désigne par Juifs, avec toutes les tensions de rejet de la synagogue, c'est une manière d'être, une manière de vivre qui se caractérise par le fait qu'on a fondé tout un système extérieur, toute une institution et qu'on a oublié la vie et l'intériorité.

Le juif chez Jean c'est le type qui est premier degré. Et les disciples, par moments, se comportent comme des juifs dans la perspective johannique : ils ne comprennent pas. Alors, Jésus dit : « *Il faut naître une deuxième fois* » à Nicodème qui est plutôt partisan a priori. C'est Nicodème qui n'est pas capable de voir l'invisible. Le drame, c'est qu'on n'a pas toujours compris ça dans l'histoire de l'Église et on a fait exactement ce qu'il fallait éviter : on a fait un groupe de bouc émissaire, les juifs. Ce n'est pas les pages les plus glorieuses des pages de notre Église, reconnaissons-le très humblement.

Or, c'était une manière d'être. On a deux manières d'être qui s'opposent : l'une fondée sur l'intériorité, sur l'acceptation d'être aveugle (perdre ses sécurités, ses points de repère, ses savoirs) pour entrer dans une nouvelle manière de voir. Le réel n'est plus singulier banal mais il devient le lieu de révélation de l'invisible. Cette manière-là fait que vous allez de plus en plus chercher à vous consacrer à la vie. Selon Jean, elle est la manière d'être des disciples. Et ceux qui apprennent à voir dans ce monde-ci découvrent que Dieu est amour. L'autre manière qui peut contaminer tous les protagonistes, y compris ceux qui sont sur le chemin que je viens d'évoquer, et qui est fondée sur l'extériorité pure. On construit un système extérieur, on emploie des tas de mots mais on ne dit rien de ce dont on parle ; on est premier degré ; on

est blasé, jugeant, dur ; on condamne. Au nom de Dieu mais d'un Dieu qui est triste, petit, moche, d'un Dieu face auquel il faut pouvoir se dresser. On peut être triste de Dieu, on peut être malade de Dieu.

Pouvoir se dire : je vais essayer de voir l'autre en me disant que lui aussi est révélateur du Seigneur, il a cette vocation invraisemblable de révéler l'amour, de mettre l'amour au monde. Ça, c'est un vrai travail.

C'est donc deux logiques qui s'opposent et, dans l'évangile de Jean, on sent cette tension puisqu'ils vivent eux-mêmes des choses qui sont de l'ordre du rejet et de la défaite. On annonce Jésus-Christ, on a découvert un dieu inconnu, libérant, qui n'est que salut, qui a sauvé l'humanité et puis on est jeté à la porte des synagogues, on se fait parfois lapider, au sein de la communauté, il y a une série de personnes qui essaient de les mettre dehors en disant que Dieu a condamné le monde et que le monde est mauvais. Donc, ils font ce qu'ils peuvent. Ils s'arc-boutent pour dire non : non, ce monde n'est pas mauvais, non ce monde est bon. Et le mal, c'est qu'il y a en nous des peurs, des craintes, des mouvements qui vont contre ça.

Mais l'espérance ultime, c'est bien l'espérance apocalyptique et c'est le salut de tous. En fond, il y a la question des forces mauvaises, des forces démoniaques.

Le diable est très important ; on n'en parle pas assez du diable.

Dans les écritures, les forces démoniaques, c'est toutes ces forces qui vont contre l'amour et qui ne sont pas dues à notre volonté, qui nous séduisent ou nous enferment, qui nous rendent esclaves. Chez Jean, parler de forces démoniaques c'est une manière de dire : vous n'êtes pas mauvais, il n'y a pas trente-six solutions : c'est la faute à Dieu, c'est la faute à l'homme ou alors il y en a un troisième. L'homme est bon, Dieu est bon, ça devrait bien se

passer et ça ne se passe pas si bien que ça, donc, il doit y avoir un problème. Il nomme ces forces contraires ; il leur donne des noms. Satan, c'est une série de mouvements qui défigurent l'humain.

Exemple : Mammon qui est le pouvoir de l'argent, il le nomme. C'est la faute à personne le pouvoir de l'argent et pourtant il y a des logiques déshumanisantes, d'écrasement de l'humain. Elles existent, il faut bien en tenir compte et les nommer. C'est pas la volonté de Dieu et ce n'est pas simplement vous qui vous êtes levés le matin en vous disant : « *je vais être plus riche qu'oncle Picsou* ». Et pourtant on est tous pris dans une certaine frénésie.

Il le nomme pour permettre de comprendre et de dire : c'est pas l'humain, c'est pas Dieu.

Autre exemple : Satan qui est la force d'accusation, c'est ce penchant que l'être humain a de dire : « *c'est pas moi, c'est lui* ». Ça commence dès le péché originel.

On nomme ces forces, tout ce qui nous empêche d'être nous-mêmes, celui qu'on désirerait tant être. On ne leur donne aucune toute puissance, au contraire, on les nomme et on essaie de comprendre le jeu anthropologique.

Le diable, c'est pareil, c'est celui qui divise de l'intérieur, qui empêche d'être un, qui empêche d'être fidèle. Il faut être très terre à terre avec ces choses-là mais théologiquement elles ont une fonction. Jean emploie ces images-là. Jean dit qu'il y a dans le monde une série de forces contraires ; ces forces contraires qui sont au fond de nous et que nous connaissons tous très bien. Nous les subissons mais nous ne les nommons pas. Mais Dieu vient les nommer. La révélation de la lumière les démasque.

Le Prince de ce monde, c'est le pouvoir. Dans ce qu'il a d'écrasant. Le Prince de ce monde a été battu en Christ.

Si on est dans le côté « choc des titans » on ne s'en sortira jamais. Mais ce n'est pas ça dont il s'agit. Si on est sincère et réaliste, on le sait très bien qu'il peut y avoir en nous des frénésies de pouvoir, des mouvements d'accusation de l'autre, ou de soi-même, des culpabilités débordantes dont on n'arrive pas à sortir. Il y a ces mouvements-là dont il nous est dit, c'est quand même une bonne nouvelle, qu'ils sont vaincus, battus par la révélation de l'amour qui a été jusqu'au bout mais qui continue à exercer une certaine fascination, un certain pouvoir. Le drame serait qu'on en vienne à dire le diable, c'est les juifs. Le problème, c'est qu'on l'a fait. Ou le diable, c'est telle ou telle communauté, c'est X ou Y. Là, ce serait la grande victoire du diable, de l'accusateur.

Et c'est vrai que si on lit certains passages de l'évangile de Jean dans certains cas on est mal à l'aise : « *votre père c'est le diable, nous sommes les enfants de la lumière* ». Les choses sont complexes, donc nous restons avec des questions.

Toutes ces puissances de non-vie cherchent à contrecarrer ce souffle de la vie qu'il y a en nous. Mais la bonne nouvelle johannique c'est que Dieu, lui, n'est que lumière et salut et que, si nous entrons dans ce mouvement (lent et long mouvement de confiance) la vie nous mènera à la joie parfaite. C'est ça le grand message d'espérance ; c'est ça qu'il adresse à ses communautés. Il leur dit : bien sûr que vous en prenez plein la tronche mais restez fidèles au souffle de vie, au meilleur que vous avez en vous. Même si c'est le déchaînement du pire, ne perdez jamais de vue que le meilleur est advenu.

